

★ Conseiller cinéma et responsable de la programmation cinéma du Centre Wallonie-Bruxelles/Paris depuis 1992, Louis Héliot fait le lien entre les professionnels belges et français pour favoriser la production, la distribution et la diffusion des films belges francophones. Il a donné cours aux étudiants du Master Cinema à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne et coordonné leurs entretiens avec huit talents belges "qui font le cinéma français", aujourd'hui publiés aux éditions Les Impressions Nouvelles.

Comment avez-vous opéré votre choix parmi tous ces talents belges ?

Le projet est né d'un partenariat entre l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, le Forum des Images et le Centre Wallonie-Bruxelles à Paris. Sur l'année universitaire 2020-2021, dans le cadre du Master 2 Cinéma dirigé par Frédéric Sojcher, les étudiants devaient animer des rencontres avec des personnalités sur la thématique du cinéma belge. Ces rencontres se sont déroulées entre novembre 2020 et avril 2021 et le casting a été déterminé sur base de leur disponibilité sur Paris alors que les voyages entre la Belgique et la France étaient impossibles ; il fallait aussi avoir un peu tous les métiers et respecter la parité. Dès que cela a été possible, on a eu la chance qu'Olivier Gourmet fasse le déplacement. J'aurais aimé inclure l'un ou l'autre de nos chefs opérateurs mais ils étaient tous au boulot. Mais il y a des gens assez connus pour justifier la publication.

On a eu la chance d'avoir huit talents vraiment disponibles pour des entretiens assez complets, y compris pour des métiers que l'on connaît moins comme celui de script, représenté ici par Véronique Heuchenne. C'est bien aussi de mettre un coup de projecteur sur les techniciennes comme Pascaline Chavanne dont beaucoup ignoraient qu'elle est belge parce qu'elle a tout de suite travaillé dans le cinéma français. Je suis aussi content d'avoir eu dans le panel la productrice indépendante Dominique Toussaint, parfaitement intégrée dans le paysage cinématographique français sans pour autant, dans sa façon de travailler, oublier pas sa part belge. Ce regard belge est un peu différent, avec moins d'a priori, plus d'accessibilité ; sans vouloir généraliser, il y a souvent des barrières à surmonter dans le milieu français. On relève aussi un petit côté paradoxal parce que la plupart de nos talents ne revendiquent pas leur nationalité belge en porte-drapeau ; ils ont surtout énormément de talent, ils travaillent beaucoup et bien, et on a la chance que le cinéma français les choisisse.

Le passage par Paris reste-t-il une étape obligée pour faire carrière dans le cinéma francophone ?



Louis Héliot

« Il y a beaucoup de légèreté et d'enthousiasme dans le cinéma belge »

Non, on peut rester vivre à Bruxelles, Namur ou Tournai, à condition de pouvoir se déplacer pour les castings. Certains se sont installés à Paris pour des motifs privés, d'autres ont choisi de retourner en Belgique parce qu'ils ne se sentaient pas à l'aise dans ce petit milieu parisien où l'on est tout le temps en compétition. C'est le cas de comédiens comme Olivier Gourmet et Bouli Lanners qui tournent pourtant beaucoup dans le cinéma français. Mais il est vrai que le passage par le cinéma français reste un peu obligé pour être reconnu.

En 30 ans d'activité au Centre Wallonie-Bruxelles à Paris, avez-vous vu se modifier l'image du cinéma et des talents belges en France ?

On a plutôt le vent en poupe ! Les films, les cinéastes, les comédiens et techniciens belges sont particulièrement remarqués. On a la chance que cette vague dure si longtemps ; en même temps, elle se régénère en permanence avec des premiers films comme *Un monde de Laura Wandel* ou *Dalva* d'Emmanuelle Nicot. On a ces nouveaux auteurs et nouvelles autrices qui régénèrent en permanence notre cinéma à côté de cinéastes dont l'œuvre se développe, tel Joachim Lafosse, Fabrice Du Welz, Bouli Lanners, Abel et Gordon ou Guillaume Senez. Quant à Luc et Jean-Pierre Dardenne, même s'ils refusent d'être des symboles, leur carrière et leur filmographie est tout bonnement impressionnante. On jouit donc en France d'un très bel accueil comparé aux cinémas

allemand, suisse ou italien. Depuis la pandémie la situation est cependant particulièrement compliquée, de plus en plus de films ne trouvant pas de distributeur sur la France. Dans le contexte actuel, on comprend qu'il soit difficile pour eux de mettre un minimum garanti et de s'engager sur la sortie d'un film.

Finalement, les méthodes de travail entre les deux cinématographies sont-elles à ce point différentes ?

Nos intervenants le disent un peu tous : il existe moins de pression et moins de hiérarchie sur un plateau belge que sur un plateau français. On peut être beaucoup moins nombreux sur un tournage belge. Il y a une forme de légèreté et d'enthousiasme sur les films belges qu'on ne retrouve pas forcément sur des films français traditionnels. On connaît bien des films français qui s'inspirent des méthodes belges, mais ils restent l'exception. Quand Ann Sirot et Raphaël Balboni expliquent ici que leur film *Une vie démente* a été réalisé avec 350 000 €, cela paraît presque impossible pour des producteurs français. Cela tient à ce que tout le monde accepte d'être moins bien payé, sans appliquer les tarifs minimum syndicaux.

Quels activités menez-vous aux CWB Paris pour promouvoir les films et les talents belges en France ?

Pour l'instant nous sommes fermés pour travaux pendant plusieurs mois et nous travaillons hors les murs. On accompagne la sortie des films belges avec des avant-premières comme on le fait actuellement pour *Tori* et *Lokita* des frères Dardenne et à la fin du mois pour *Close* de Lukas Dhont. Notre accompagnement s'opère aussi au cas par cas auprès des distributeurs avec un soutien dans les festivals et, quand on le peut, dans les tournées en province. En trente ans, j'ai pu développer un réseau avec des fans d'art et essayi dans toutes les régions françaises. Cet été aux Ciné-Rencontres de Prades, on a présenté l'intégrale des frères Dardenne, complétée par l'exposition des photos de leur photographe de plateau Christine Plenus. On a touché une cinquantaine de programmeurs de cinéclubs qui vont reprogrammer l'un ou l'autre film. On pourra réintégrer nos murs en juin 2023 pour le 31ème festival de courts métrages belges francophones *Le Court en dit long*. On doit encore discuter prochainement de la relance de notre quinzaine du cinéma francophone en septembre/octobre. Chaque année en novembre, on participe par ailleurs au Mois du film documentaire où l'on va proposer le documentaire de François Lempereur *Soldats belges dans l'armée du tsar*.

Propos recueillis par Thierry Leclercq

Ces Belges qui font le cinéma français

★ Sous ce titre quelque peu provocateur - car l'inverse est sans doute vrai aussi -, Louis Héliot, responsable cinéma au Centre Wallonie-Bruxelles à Paris, publie le verbatim d'entretiens réalisés avec huit figures du cinéma belge qui contribuent aussi à la réussite du cinéma français.

Interrogés par des étudiants du Master Cinéma de l'Université Paris I Panthéon Sorbonne, ces talents reconnus se livrent à propos de leurs parcours et de leurs pratiques professionnelles entre l'Hexagone et le Plat Pays. Se confient ainsi les acteurs Emilie Dequenne et Olivier Gourmet, les réalisateurs Lucas Belvaux, Fabrice du Welz et Joachim Lafosse, la productrice Anne-Dominique Toussaint, la scripte Véronique Heuchenne et la costumière Pascaline Chavanne. On pourrait y ajouter une pléthore d'autres tant l'imbrication des cinématographies belges et françaises est importante à tous les niveaux de la création, y compris l'image et le son (Christophe Beaucarne, Hichame Alaouié, Manuel Dacosse, Dominique Warnier, Thomas Gauder...).

S'ils ont tourné ainsi leur regard vers la France, c'est d'abord pour des raisons pratiques évidentes : « je suis parti à Paris parce qu'en Belgique, à l'époque, on faisait très peu de films, témoigne ainsi Lucas Belvaux. Quelque part c'était un exil économique, j'étais un travailleur immigré. » Attiré très jeune à Paris par le cours Florent et les Amandiers de Patrice Chéreau, Olivier Gourmet ne confesse « pas d'attirance particulière pour le cinéma français, c'est juste que le cinéma, il se passe plus en France qu'en Belgique. En Belgique, on tourne cinq films par an quand en France on en tourne trois cents, le compte est vite fait. »

Quand à Emilie Dequenne, elle remarque qu'après le succès de Rosetta, « la Belgique s'est donné les moyens d'investir largement dans le cinéma. De là son nées beaucoup de coproductions, et les comédiens belges ont pu commencer à travailler au sein de productions belges, mais aussi françaises et produites en Belgique (...) Mais souvent, les comédiens belges sont choisis pour remplir des quotas, parce qu'il faut employer des artistes et des techniciens locaux. »

L'esprit de la coproduction

Enfant terrible du cinéma belge, Fabrice du Welz ne l'entend pas nécessairement de cette oreille : « Je choisis simplement des acteurs, qu'ils soient belges, français, chinois, polonais, je m'en fous un peu ». Mais pour produire ses films, alors qu'il est difficile de réunir plus de 2,5 M€ en Belgique, « on a de toute façon besoin de la France, du Luxembourg, de l'Angleterre ».

« Le cinéma n'a pas de nationalité », proclame aussi Joachim Lafosse, remarquant au passage qu'« il y a autant de films belges que de cinéastes belges, c'est ça le cinéma belge ». Si la France a pris une part importante dans la production de ses films, cela s'explique aisément : « les producteurs belges seraient bien bêtes de ne pas augmenter leur budget via un pays qui finance très bien les films d'auteur européen ».

La productrice Anne-Dominique Toussaint revient également sur la nécessité de la coproduction ; elle constate que la Belgique est devenue « un des pays d'Europe les mieux structurés et les mieux dotés d'Europe. » Reste qu'un film, c'est aussi une aventure économique : le rôle du producteur est alors « d'expliquer au réalisateur quel est ce contexte économique, pour qu'il en connaisse les limites. Ensuite, à l'intérieur de ce cadre, il peut se mouvoir comme il veut ».

La scripte Véronique Heuchenne témoigne, notamment, de l'évolution des rapports avec les équipes françaises : « il y a maintenant des comédiens et des cinéastes belges qui ont une vraie renommée en France, ça a permis une meilleure perception des Belges. Et le cinéma belge est plus respecté. Désormais, les tournages sont aussi faciles à vivre en France qu'en Belgique ». Ce que confirme Pascaline Chavanne : « Il y a un esprit belge, une espèce de légèreté que je n'ai pas facilement retrouvée en France, au début. Maintenant je ne fais plus la différence, et ça m'est un peu égal à vrai dire. Je trouve qu'on est au-delà de tout ça désormais. Peu importe les nationalités, ce qui compte c'est qu'on ait tous envie de faire un film, de raconter une histoire ».

Thierry Leclercq

CES BELGES qui font le cinéma français

Sous la direction de Louis Héliot



Lucas Belvaux - Pascaline Chavanne
Emilie Dequenne - Fabrice du Welz
Olivier Gourmet - Véronique Heuchenne
Joachim Lafosse - Anne-Dominique Toussaint

IMPRESSIONS NOUVELLES
Caméras subjectives

★ « Ces Belges qui font le cinéma français », sous la direction de Louis Héliot. Les Impressions Nouvelles. Collection Caméras subjectives. 2022. 240 p.

LES RENCONTRES DE FILMS EN BRETAGNE



© Gilles Ribière

5 - 7 OCTOBRE 2022

SAINT-QUAY-PORTRIEUX

lesrencontresdefilmsenbretagne.org

RENCONTRES PROFESSIONELLES

DÉBATS

ATELIERS

PROJECTIONS PUBLIQUES

